IN MEMORIAM

SERGE LANCEL

(1928-2005)

Sollicité d'ouvrir, par l'évocation de Serge Lancel décédé le 9 octobre 2005, la première des séances mensuelles de l'année 2005-2006 de notre Société, j'ai spontanément accepté, sans avoir eu le temps de rédiger le texte qui suit. Reste que, tenant compte de l'appréciation de certains de mes auditeurs, j'ai avant tout tenu à garder ici le ton de mon adieu à Serge lors de ses obsèques le 13 octobre.

Contrairement à la forme la plus courante de nos *In memoriam*, je veux simplement partir de l'étroite relation de nos travaux respectifs, tout autant que de nos profondes affinités, qui se sont renforcées au long de nos carrières finalement rigoureusement convergentes.

À la vérité, c'est incontestablement l'Algérie qui, d'entrée de jeu, a fait se rencontrer la première fois deux anciens normaliens distants d'une douzaine d'années, lui désigné par l'École Française de Rome pour sa première fouille dans le pays où j'avais été moi-même désigné par notre commun maître, Jean Bayet, pour être chargé d'enseignement à l'université d'Alger.

Les responsabilités archéologiques que Lancel exerça à Tipasa lui fournirent des éléments qui devaient lui servir plus tard pour sa thèse, l'essentiel de son temps étant pris par son enseignement en khâgne à Alger.

Dans une seconde période, nos retours presques simultanés en France contribuèrent à familiariser Lancel avec ces techniques de l'enseignement supérieur auxquelles j'avais moi-même été initié, en le précédant à la Sorbonne, dans la fonction d'assistant créée par Jean Bayet. Ainsi Lancel prolongeait occasionnellement chez nous à Neauphle-le-Château la pratique du thème latin à haute dose qu'il allait avoir à utiliser avec ses futurs étudiants de la Faculté.

La troisième période est cependant marquée, pour l'un comme pour l'autre, de l'influence exercée par Henri-Irénée Marrou, lequel, étant de plus en plus impatient de voir ma propre thèse sur Augustin avancer, engagea Lancel dans la sienne avec la perspective de traduire et de réaliser un commentaire critique de la Conférence de Carthage entre catholiques et donatistes en 411. Le voilà donc en voie de devenir historien de deux siècles de l'Afrique et qui, plus qu'il ne l'avait imaginé au départ, plonge dans l'aventure d'Augustin.

Conséquence cependant immédiate pour Lancel : l'élargissement impératif de son intérêt à l'ensemble du Maghreb où, précisément à ce moment-là, la recherche contemporaine a poussé l'Unesco, à partir de 1972, à promouvoir la campagne internationale de sauvetage de Carthage. Cette entreprise va valoir à Lancel la charge essentielle de la fouille de Byrsa et de très savants rapports qui s'ensuivent.

Reste que, pour suivre Lancel jusque-là, on a passé sous silence le développement simultané de sa carrière d'enseignant. Or celui-ci, après la fin de son assistanat à la Sorbonne, se trouve ramené à Alger, puis envoyé à Tananarive, avant d'être nommé en 1965 à Grenoble, où il deviendra professeur titulaire sans changer de poste jusqu'à sa retraite.

Destin singulier tout de même que celui de ce Français né à Cuba et préparé par le Quartier Latin à ne rien laisser échapper de l'histoire de l'*Africa* ni de celle du Maghreb. Comment se fait-il que ce chercheur d'une ample renommée n'ait pas abouti à dispenser en fin de compte son enseignement à la Sorbonne ?

Du coup, le rattrapage tardif que fut la désignation de LANCEL à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres est bien la meilleure preuve que c'est essentiellement Grenoble qui s'honore de l'avoir aidé à devenir un des plus grands latinistes et — pour ce qui est plus précisément de la connaissance de l'*Africa*, de la Byrsa punique jusqu'à la conquête des Vandales — le plus complet et le meilleur connaisseur de cette histoire à rebondissements.

Si je me suis souvent plu à parler d'une « école de Grenoble », c'est justement parce que, tout au long de la seconde partie de sa vie, LANCEL a réussi dans son domaine à créer un centre d'où, comme l'a si justement écrit Jean-Paul MOREL, ont très largement rayonné ses qualités « de chercheur, d'écrivain et d'animateur ».

Pour ce faire, il s'est entouré de collaborateurs de première importance, parmi lesquels notamment Madeleine MOREAU, Aimé GABILLON, Paul MATTÉI et, un long moment, avant son départ à l'ENS, J.-P. THUILLIER. Cela étant, il a su travailler en rapport étroit avec l'élément de l'ancienne Sorbonne qui, sous la direction de MARROU, était et reste un laboratoire associé du CNRS, intitulé *Centre Lenain de Tillemont*, inventé pour développer les recherches relatives à l'histoire du christianisme ancien et à l'Antiquité tardive.

Ainsi, que ce soit en France, en Algérie ou sur le plan international, LANCEL a réussi, à partir de Grenoble, à rassembler systématiquement tous les éléments indispensables à la connaissance de l'*Africa*. Notamment, pendant de longues années, associé à Jehan DESANGES, il a développé la bibliographie analytique concernant le domaine. Inéluctablement, sa minitieuse connaissance du terrain lui a permis de fournir au premier volume de la *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire* l'essentiel des localisations indispensables. Lui-même d'ailleurs n'a cessé, sur le terrain, de faire connaître cette *Africa*. C'est ainsi par exemple que, l'année où il fut président de notre Société, il s'organisa un voyage en Algérie.

Aussi bien, pour finir, serait-il bon de préciser que cette activité dévorante dépassa de loin les renseignements du type de ce que donnent tant de bibliographies dites scientifiques et qui mettent, sur un même plan, livres, articles et participations à des entreprises considérables. Combien de numéros représente précisément sa collaboration à la *Prosopographie* ? Sans parler du fait que sa thèse principale représente — fait exceptionnel — quatre volumes de *Sources Chrétiennes*.

Le plus extraordinaire fut que les quinze dernières années de sa vie à Grenoble s'illustrent par une série d'ouvrages fondamentaux sur les plus divers aspects de l'*Africa*, notamment *Carthage* (1992), *Hannibal* (1995), et *Saint Augustin* (1999), sans parler d'ouvrages aussi différents que son *Victor de Vita* et son *Algérie antique*.

Bien entendu, l'année de l'Algérie en France, il se multiplia pour y participer par maintes conférences et par un excellent petit livre, *Pax et Concordia*, fait en collaboration avec Paul MATTÉI, sur les chrétiens en Algérie du III^e^ au VII^e^ siècle. Et cela après avoir, deux ans plus tôt, ouvert en Algérie le colloque international sur *Africanité et Universalité de saint Augustin*. Et pour conclure ce même colloque, je n'avais pas manqué d'annoncer que c'était LANCEL qui désormais, ici comme là, prenait le relais. Hélas !

Cependant sa mort prématurée me conduit à préciser deux choses, qui ne sont plus de l'ordre de la bibliographie, mais touchent au plus profond de ce que fut Serge LANCEL.

En effet, le traitement universitaire des auteurs religieux — notamment chrétiens — n'a nullement constitué un manque à la laïcité, dans la mesure où il ne s'agissait, pas plus pour les enseignants que pour les enseignés, de faire quelque prosélytisme que ce soit. De ce fait, malgré la très grande amitié qui me liait à Serge, il n'a jamais été question que nos convictions personnelles viennent interférer avec notre enseignement. Si Serge en était venu à terminer superbement la série de ses derniers ouvrages par son *Saint Augustin*, il n'avait jamais prétendu adhérer au christianisme de l'évêque d'Hippone.

N'empêche que ce qui m'avait frappé dans son livre, c'est en particulier une profondeur d'analyse du très difficile *De Trinitate* que je n'avais trouvée chez aucun autre des exégètes d'Augustin.

Et c'est Serge Lancel lui-même qui, à quelques semaines de sa mort, lui qui n'était pas baptisé, avait demandé et reçu de l'Église catholique un baptême dans lequel il avait tenu, dans une de nos dernières conversations téléphoniques, à souligner notre ultime rapprochement sur l'essentiel. En somme, comme si, à force de travailler sur Augustin, c'était Augustin qui l'avait inexorablement travaillé.

Or voilà que, dans les dernières semaines de sa terrible maladie, Serge a encore trouvé la force d'écrire, en guise d'ex-voto, une sorte de dernière rencontre où le rigoureux chercheur qu'il fut toute sa vie n'hésite pas à livrer en quelques pages une intuition des plus vraisemblables relative au sauvetage de l'œuvre augustinienne lors de l'arrivée des Vandales. Ainsi, tel un audacieux auteur de science-fiction, Serge Lancel nous livre son dernier voyage en *Africa* sous le titre *Une saison en Numidie*, qui va bientôt paraître comme un dernier adieu.

André Mandouze.

RAYMOND CHEVALLIER

(1929-2004)

Les lecteurs qui fréquentent la Bibliothèque de l'École normale ont appris avec peine, mais sans véritable surprise, la mort de Raymond CHEVALLIER, survenue le 30 novembre 2004. Depuis quelques mois, sa présence s'était faite de plus en plus rare, et le bruit de son pas foulant avec beaucoup de peine le sol de cette bibliothèque qu'il avait toute sa vie arpentée avec une juvénile ardeur est encore présent dans la mémoire des lecteurs. Nous avions appris à la fin de l'été la mort d'Élisabeth CHEVALLIER et nous pressentions que son époux ne lui survivrait pas longtemps. La carte affectueuse que les participants du Colloque « Présence de Suétone » organisé par son disciple Rémy POIGNAULT à Clermont-Ferrand fin novembre, selon une tradition qu'il avait inaugurée il y a bien longtemps, lui est parvenue le jour même de sa mort. On ne sait s'il put lire le dernier message qu'il reçut du monde des vivants.

Ce fils d'instituteurs de la III^{ème} République, né le 21 juin 1929, a réalisé le rêve de ses parents par un parcours universitaire qui a comblé tous leurs espoirs : passé par la khâgne de Lyon, il entre à l'École normale en 1950, il occupe un premier poste en lycée à Bar-le-Duc, devient Membre de l'École Française de Rome (1956-1958), puis assistant à la Faculté des Lettres de Paris, maître-assistant à l'École Pratique des Hautes Études ; ensuite, il gagne la jeune Université de Tours, où il va fonder l'Institut de Latin comme chargé d'enseignement, puis exercer comme Professeur. C'est à Tours qu'il accomplira l'essentiel de sa carrière et c'est là qu'il prendre sa retraite en 1994.

Il a réalisé le rêve de ses parents et la plupart de ses rêves, restant toute sa vie très reconnaissant envers ses parents, très attachés aux valeurs du travail et de la discipline. Il était, comme il se doit, très reconnaissant aux institutions qui avaient facilité sa carrière, et son attachement à la rue d'Ulm et au Farnèse avait chez lui quelque chose de viscéral où il retrouvait une admiration enfantine. Une grande partie de sa vie, sans doute la plus heureuse, en tout cas la plus féconde, s'est passée rue d'Ulm et au Farnèse, où ses horaires paraissaient toujours rigoureusement réglés. Il semblait connaître tous les secrets de ces bibliothèques insondables.

Raymond CHEVALLIER fut un latiniste dans tous les sens du terme : archéologue, spécialiste de la photogrammétrie et de la photo-interprétation, spécialiste de géographie historique, il n'en gardait pas moins un contact vivant et étroit avec les textes, avec la littérature. Spécialiste de la centuriation et des problèmes de colonisation romaine, il a donné une thèse monumentale de près de 3000 pages sur la romanisation de la Celtique du Pô, publiée à travers plusieurs ouvrages.

En trente-cinq ans (de 1959 à 1993), soit une génération d'homme, il a écrit une vingtaine d'ouvrages personnels (dont plusieurs traduits en anglais, en allemand, en italien), une trentaine d'ouvrages en collaboration, quarante-deux publications de colloques (les fameux *Caesarodunum* bis), trois cent cinquante articles et environ trois mille comptes rendus. Raymond CHEVALLIER était un lecteur et un travailleur acharné. Il croyait à la vertu du travail, une valeur que lui avait inculquée ses parents instituteurs. Pour lui, le temps était précieux, les moments de loisirs étaient rares. Les Membres du Palais Farnèse savaient que les vacances scolaires avaient commencé en France, lorsque Raymond Chevallier, à Pâques ou à Noël,

arrivait à grands pas au Palais, où il s'enfermait aussitôt, pour n'en sortir qu'à la tombée de la nuit pour aller écouter un concert. Je me souviens de l'avoir vu dans la pénombre du 2ème étage pendant les fêtes de Noël ! Cette énergie était au service d'une inépuisable soif de connaissances et d'une curiosité intellectuelle insatiable, inculquée par ses parents, puis étendue à l'École normale.

Il n'était pas, loin de là, simplement un homme de bibliothèque : c'était aussi un homme de terrain, à l'aise sur un chantier de fouilles ou face à une découverte archéologique. Du Maroc à l'Italie, il a arpenté les chantiers de fouilles. Il avait le sens des *realia*. Il était ouvert à l'apport des techniques modernes à nos disciplines classiques. Il s'était rapproché des comparatistes en se faisant une spécialité de l'héritage culturel de Rome et de la Grèce (les intimes savent que le comparatisme était la spécialité d'Elisabeth, sa femme).

À l'Université de Tours, son action fut considérable : il fonda la section de latin, la développa et sut y faire régner pendant plusieurs années une atmosphère chaleureuse. Je le revois débarquant chaque mardi matin du train avec un cartable énorme et une non moins lourde valise de livres qui devaient peu à peu, au fil des ans, constituer le fonds d'une bibliothèque en train de naître. Il fonda, à la suite du legs Piganiol, le centre dédié à la mémoire de son maître, le Centre Piganiol, une très riche bibliothèque fort utile pour les historiens de Rome. Il créa la série *Caesarodunum* et la série des Colloques *Présence de* ... qui parut aux Belles Lettres, aujourd'hui reprise par Rémy Poignault.

Il était très attaché à l'Université, où à plusieurs reprises il eut à subir quelques petitesses : il sut leur faire face. Ainsi, en 1978, un ministre de l'Éducation décida de mettre fin aux charges d'enseignement : il sut faire front en achevant sa monumentale thèse. En 1994, l'Université de Tours lui appliqua un règlement injuste concernant l'éméritat. Là aussi, il sut réagir, mais il n'est pas sûr que cette épreuve n'ait pas influé à long terme sur son état de santé. Ses liens avec le Luxembourg et les Universités du nord de l'Italie étaient étroits. En 1994, il reçut, à Luxembourg et à Tours, de beaux volumes de *Mélanges*. Les honneurs et les témoignages de reconnaissance ne lui ont pas manqué. Le fils du terroir a été médaillé par sa ville natale et le département de l'Ain ; le citoyen pouvait se vanter d'être l'un des rares universitaires en France à être médaillé de la Jeunesse et des Sports, à être chevalier dans l'Ordre national du Mérite à titre militaire. Il a été Membre correspondant des Deputazioni di Storia Patria de Bologne et de Venise, Membre de l'Ateneo di Brescia, de l'Académie Pontificale d'Archéologie, Membre de l'Institut Archéologique Allemand, officier dans l'Ordre national du Mérite du Grand-Duché de Luxembourg.

Selon une tradition normalienne qui paraît aujourd'hui bien lointaine, Raymond Chevallier avait mené de pair une carrière d'officier de réserve ; il était colonel de l'armée de l'air : d'où la couleur de tous ses costumes, le bleu de l'armée de l'air. Ce qui lui permettait de dire, non sans une certaine fierté, qu'il était peut-être le seul universitaire, en France, à avoir attelé des bœufs dans son enfance et à avoir volé à Mach II à l'âge d'homme. L'attelage des bœufs d'un côté, les Mirage de l'autre... tout un symbole de contrastes, d'oppositions... Il y a là peut-être l'explication du lecteur patient et infatigable et de l'homme pressé et sérieux. Il donnait cette impression d'homme pressé, ne s'attardant jamais à la fin d'une manifestation quelle qu'elle soit. Mais ce n'est pas la formule de Paul Morand qui lui convient, ce n'est pas cette image de *l'Homme pressé*, mais plutôt la formule romantique, hugolienne d'Hernani, de *la force qui va*. Les études latines ont eu en Raymond Chevallier un valeureux défenseur.

Charles Guittard.

LÉON NADJO

(1938-2005)

Au mois de janvier 2005, lors de la séance des Études latines où fut prononcé l'éloge de Raymond Chevallier, Léon Nadjo était assis à sa place habituelle dans l'Amphithéâtre Michelet : il avait écouté avec émotion cet éloge. On le savait alors convalescent, mais il semblait se rétablir, puisqu'il se rendit au mois d'avril au Congrès de linguistique à Bruxelles et y tint sa place avec honneur. Malheureusement, le 10 mai, il s'est écroulé, terrassé, sur le chemin de la gare de Massy, alors qu'il se rendait à Tours : sa mort soudaine a bouleversé le monde des latinistes, où sa figure et sa prestance s'étaient imposées au fil des années.

L'histoire de Léon Nadjo commence en fait dans l'ancien Dahomey de l'Afrique Occidentale Française, devenu le Bénin. Léon Nadjo est né à Cotonou le 19 avril 1938 ; sa famille vivait à Porto Novo. Fils d'instituteur dans la tradition de la Troisième République, Léon Nadjo reçoit, avec ses trois frères et ses deux sœurs, une solide éducation et acquiert des qualités qui attirent sur lui l'attention des Inspecteurs Généraux qui parcouraient alors les colonies, en particulier de Marcel Bizos, admiratif devant ses aptitudes pour le grec. Aussi est-il envoyé au Lycée Louis-le-Grand préparer l'École normale de la rue d'Ulm. Il découvre alors un autre monde, où il a eu un illustre prédécesseur en la personne de Léopold Senghor, mais où il est difficile pour un Africain de s'intégrer. Il gardera un souvenir respectueux de ses maîtres de khâgne, en particulier de Daniel Gallois au Lycée Condorcet. C'est lui qui attirait l'attention de ses élèves sur un des plus beaux vers, par ses sonorités, de la poésie latine, où Cornélius Sévérus évoque la tristesse de la langue latine à la mort de Cicéron : *conticuit Latiae tristis facundia linguae*.

Sa mort soudaine et prématurée a frappé de stupeur les latinistes, mais ce n'est pas seulement la langue latine que Léon Nadjo a honorée, mais la langue française par son engagement dans la francophonie : il fut en 1965 le premier agrégé de grammaire du Dahomey, le second de l'Afrique Occidentale française après Senghor. Après deux années passées au Lycée mixte d'État de Chantilly, il rejoignit en 1967 Raymond Chevallier à l'Université de Tours, où il fut recruté comme assistant ; c'est à Tours qu'il accomplit toute sa carrière. Maître-assistant puis Maître de conférences (1971-1984), il devint Professeur en 1985. En 1984, il prit la direction de l'Institut de latin, une tâche qu'il assuma jusqu'à sa mort. Après la tourmente de 1968, les années tourangelles furent des années heureuses : la personnalité de Léon fut pour beaucoup dans l'amitié qui régnait alors entre tous les latinistes. C'était l'époque des colloques annuels organisés par Raymond Chevallier sur le thème « Présence de l'Antiquité », l'époque des journées pédagogiques où étaient accueillis les collègues du second degré, l'époque où nous emmenions à Rome des groupes d'étudiants émerveillés. Léon Nadjo était un cousin du cardinal Gantin, et les étudiants de l'Université de Tours avaient l'honneur d'être cités lors de l'audience publique du mercredi sur la Place Saint-Pierre. À Tours, Léon retrouva son maître Jean Collart, qui s'était retiré en Touraine pour sa retraite : ce fut l'occasion de chaleureuses rencontres, malheureusement trop vite interrompues par la mort de Jean Collart ; Léon resta fidèlement dévoué à Madame Collart.

Son rôle éminent à Tours ne doit pas occulter son rayonnement à l'extérieur. Il faudrait évoquer plus longuement son rôle au sein de la francophonie : il était

Vice-président du Conseil international de la langue française et pendant plus de trente ans, de 1966 à 1997, il a exercé les fonctions de professeur conseil pour les Lettres à la Résidence universitaire d'Antony. Parmi ses différentes charges, il faut citer sa présence au sein du Jury de l'Agrégation de grammaire de 1991 à 1998, un Jury dont il assuma, avec une autorité souriante, la Présidence, de 1995 à 1998. Ce rayonnement lui valut d'importantes distinctions : Léon NADJO était Chevalier dans l'Ordre national du Dahomey, Chevalier des Palmes académiques, Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur. Ces distinctions n'ôtaient rien à sa modestie : comme Horace, son poète de prédilection, il aimait une vie simple et fuyait les honneurs. Sa connaissance de toutes les comédies de Plaute était impressionnante : le rire de l'Africain, sonore, enjoué, faisait alors écho au comique de Sarsina. Sa différence culturelle l'avait amené à cultiver une politesse parfaite, chez lui naturelle, sans aucune affectation. Lecteur de Pascal, de Choderlos de Laclos, amateur de la poésie hugolienne, il parlait la langue du Grand Siècle. Son écriture, avec laquelle il rédigeait la moindre de ses interventions, était d'une parfaite régularité, exemple accompli de calligraphie : elle était comparable à la belle tenue de son langage. Son rire ne résonnera plus dans les couloirs ; sa grande silhouette, son large sourire resteront dans nos mémoires, et il nous reste, et pour longtemps, la lecture des belles études qu'il a consacrées à la langue et à la littérature latines.

Charles GUITTARD.

C'est avec beaucoup d'émotion que je rends hommage à Léon NADJO, qui était un ami très proche. Charles GUITTARD a rappelé devant notre Société les étapes de sa carrière universitaire à l'Université de Tours et évoqué de nombreux souvenirs émouvants de leurs rencontres et de leur amitié. Pour ma part, je rappellerai surtout la dette de reconnaissance que nous avons envers celui qui a consacré, avec beaucoup de compétence, de bonheur et de conviction, l'essentiel de ses travaux à la grammaire et à la linguistique. Comme il le rappelait dans la Préface de l'ouvrage tiré de sa Thèse, avec la profonde gratitude qui était un de ses traits de caractère, il avait été successivement l'élève de Jean COLLART, qui lui avait proposé le sujet de sa Thèse de doctorat et l'avait dirigée, puis de Guy SERBAT qui, après la disparition de Jean COLLART, avait continué à assurer la direction de ce travail et qui eut ensuite une influence déterminante sur l'orientation de ses recherches. Léon NADJO est resté très fidèle, pendant toute sa carrière, aux enseignements de ses deux Maîtres, et, devenu un Maître à son tour, il a su, en s'inspirant de leur exemple, guider des étudiants et de jeunes collègues dans des recherches grammaticales d'un excellent niveau.

Pour ma part, j'ai d'abord rencontré Léon NADJO aux séances du Centre Alfred ERNOUT que dirigeait alors Guy SERBAT, mais je n'ai commencé à bien le connaître que l'année de la soutenance de sa Thèse, en décembre 1980. Faisant partie du jury, j'ai appris, lors d'un entretien préliminaire, à apprécier la riche personnalité de ce candidat dont je venais de lire le travail et d'en reconnaître les grandes qualités. Notre amitié est sans doute née dès ce jour-là. La Thèse était intitulée « L'argent chez Plaute. Étude d'un vocabulaire technique et de son utilisation littéraire chez les Comiques et les Satiriques latins de l'époque républicaine ». L'ouvrage qui en fut tiré et qui parut en 1989 dans la Collection de la Société pour l'Information Grammaticale portait un titre un peu différent : « L'argent et les affaires à Rome des origines au II^{e} siècle avant J.-C. Étude d'un vocabulaire technique ». Ce n'est pas le lieu de décrire les grands mérites de ce travail dont le thème central, l'argent et les affaires, a conduit son auteur à explorer de nombreux domaines. Un nombre

considérable de termes appartenant à ce riche vocabulaire y sont étudiés avec pertinence et minutie et, en ce qui me concerne, j'ai souvent tiré grand profit de la lecture de cet ouvrage.

Les recherches menées pour l'élaboration de sa Thèse ont conduit Léon NADJO à explorer en profondeur le théâtre de Plaute et les œuvres des satiriques. Il est resté fidèle à cette orientation dans une partie de ses recherches ultérieures et a consacré de nombreuses études à des auteurs comme Plaute ou Horace, en élargissant beaucoup ses centres d'intérêt. Il suffit de citer ici quelques titres comme « L'amitié dans le *Mercator* de Plaute », « Plaute et la mythologie », « Maîtres et serviteurs dans les *Bacchides* de Plaute » ou comme « L'archaïsme dans les *Satires* d'Horace » et « Horace à l'époque des *Épîtres* ».

Une autre orientation de ses recherches, tout à fait différente, s'est manifestée également assez tôt dans sa carrière. Elle concerne les composés nominaux du latin. Cette orientation remonte, je crois, à la belle communication qu'il avait présentée au colloque consacré à Émile BENVENISTE à l'Université de Tours, en 1983. Cette étude s'intitulait « *Septimontium*. Émile BENVENISTE et la composition nominale ». Depuis lors, Léon NADJO a consacré de nombreux articles ou communications aux composés nominaux et est devenu un des meilleurs spécialistes de ces questions. Le dernier travail qu'il a publié est un article intitulé « Les composés nominaux chez Lucrèce », paru cette année-même ; il a su y montrer (je cite ses propres termes) « comment le dessein de Lucrèce vise à réconcilier, en se fondant sur le plaisir des mots, philosophie et poésie ».

Les compétences de Léon NADJO s'étendaient bien au-delà de ces domaines particuliers. Il avait publié en 1994, dans la collection « Que sais-je ? », un volume intitulé *La Grammaire du latin*, où il dominait aussi bien les questions de phonétique et de phonologie que celles de morphologie et de syntaxe. Avec beaucoup de délicatesse, il avait tenu, pour cette nouvelle édition de *La Grammaire du latin*, à associer à son nom celui de son Maître Jean COLLART. Un autre exemple de sa gratitude est un de ses récents travaux, un recueil d'articles de Guy SERBAT, paru sous le titre *Opera disiecta. Travaux de linguistique générale, de langue et de littérature latines*. Il lui a fallu beaucoup de patience et de savoir-faire pour confectionner ce recueil.

Léon NADJO a fait preuve d'une grande compétence et d'un grand dévouement lorsqu'il a présidé, pendant quatre années, le jury de l'agrégation de grammaire. Il avait su s'entourer d'une équipe très soudée qui, sans le moindre laxisme, donnait confiance aux candidats et il avait établi d'excellentes relations avec l'Inspection générale pour le plus grand profit de cette agrégation.

Léon NADJO a participé à de nombreux colloques internationaux de linguistique latine et y a représenté le Centre Alfred ERNOUT avec beaucoup de bonheur. Son expérience de ces colloques nous a été précieuse quand nous avons organisé le X^{e} Colloque International de Linguistique Latine à Paris et Sèvres en 1999. Il est de ceux dont l'aide a été la plus efficace, y compris pour la publication des Actes. En avril 2005, malgré ses soucis de santé, il avait tenu à participer à un colloque qui s'est tenu à Bruxelles et il y est intervenu avec beaucoup de pertinence.

Un assez petit nombre de ses collègues savait qu'il avait été décoré de la Légion d'Honneur au titre de l'Éducation Nationale en 1997. Le Président de l'Université de Tours, le Professeur Henri MOURAY, qui lui avait remis les insignes de cette décoration et qui était un spécialiste de l'Afrique francophone, avait souligné dans son discours le rôle primordial joué dans cette Afrique par le Bénin, pays dont Léon NADJO était originaire. Il rappelait que ce pays, où le nombre des intellectuels a toujours été très important, est considéré par les Africains comme le Quartier Latin de l'Afrique.

J'emprunte à l'allocution prononcée par Léon Nadjo lors de cette cérémonie la confidence suivante : « Une carrière, ce sont, sans doute, quelques compétences, mais aussi des rencontres, celles des gens de bien que le Ciel met sur notre route pour permettre à nos aptitudes de s'épanouir ». On reconnaît là une modestie que l'on a pu apprécier en de nombreuses circonstances, mais on peut aussi, je pense, appliquer à Léon Nadjo les éloges qu'il adressait à ceux qui ont favorisé son épanouissement. Il a donné à de nombreuses générations d'étudiants l'envie d'approfondir leur connaissance de la langue latine, il a su faire s'épanouir des vocations de chercheurs en linguistique latine grâce à son enseignement et à ses travaux, il a fait bénéficier beaucoup de ses collègues, avec une grande générosité, de ses compétences en de nombreux domaines. Pour tout cela, nous devons une grande reconnaissance à celui qui, pour un bon nombre d'entre nous, a été un ami plein d'attentions.

Claude Moussy.